

Les jardins de l'enfer ou la fuite en avant

Aurélien Boivin

Numéro 146, été 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/46590ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Boivin, A. (2007). Compte rendu de [*Les jardins de l'enfer* ou la fuite en avant]. *Québec français*, (146), 93–95.

Les jardins de l'enfer ou la fuite en avant

par Aurélien Boivin

Publié chez VLB éditeur en 1990, *Les jardins de l'enfer* est le deuxième roman de Francine D'Amour, qui avait remporté, avec son premier, *Les dimanches sont mortels*, en 1987, le prix Guérin littérature et le prix Molson de l'Académie canadienne-française. Pour que ce nouveau roman, intitulé sur manuscrit « L'abandon », puisse voir le jour, il a fallu que la jeune romancière, qui avait enfreint la « clause de préférence » de son premier contrat, et son nouvel éditeur s'entendent avec le premier éditeur. Heureusement, car, encore une fois, la critique a bien reçu cette nouvelle œuvre, qui a fait l'unanimité et qui confirmait « [l']indéniable talent de Francine D'Amour? ».



De quoi s'agit-il ?

Gabriel Langevin, un professeur de collègue obsédé par l'amour et par la présence des êtres pour meubler sa solitude, offre l'asile à un couple de jeunes fugeurs, Marianne et Alexis, qui finissent, en raison de leur attitude désinvolte, égoïste et parasitaire, par empoisonner son existence. Il décide alors de tout leur abandonner, appartement, meubles, appareils ménagers, livres et disques, même sa chatte Aurore, et de se réfugier aux îles Galapagos, où il espère se retrouver et, peut-être, renaître. De là, il leur expédie une cassette qui se veut en fait le bilan de ces quelques mois passés en leur compagnie, puis une longue lettre dans laquelle il raconte son quotidien dans l'archipel et sa métamorphose. Les deux jeunes décrocheurs ne recevront jamais ces documents, car ils ont déserté l'appartement pour se réfugier chez Bernadette, leur nouvelle proie, qui habite une maison sur les bords de la rivière des Mille-Îles où ils pourront continuer à dépendre des autres en exploités tenaces. Pendant ce temps, Gabriel, qui s'ennuie d'eux, mais surtout de sa chatte, refuse de mettre un terme à son voyage. Parce que son visa de séjour dans l'archipel est finalement expiré, il décide, ainsi qu'il l'avait déclaré à plusieurs reprises dans sa correspondance, sorte de journal intime, de se réfugier dans une nouvelle île, récemment apparue dans l'océan. Ayant perdu la raison, il est fossilisé, « tel un phénix de pierre », sous l'éclairage d'une nouvelle constellation qu'il baptise Aurore, parce que « [l']une d'elles ressemble un peu à un chat », et disparaît bientôt « au fond de la fosse sous-marine où brûle le feu central » (p. 212).

Le titre

Il rappelle le nom que Charles Darwin, l'auteur de la théorie de l'évolution, a donné aux îles Galapagos, « Les jardins de l'enfer », car, contrairement à ce que la plupart des gens pensent, ces îles « ne sont pas le paradis terrestre ». Aux yeux de la romancière, elles trahissent plutôt, avec tout ce qui s'y est passé et tout ce qui s'y passe encore, le thème de la destruction et non de l'évolution ainsi que le confirme ce passage : « [...] dans ces jardins de l'enfer où rien ne se passe que la lente et patiente évolution d'espèces toutes condamnées à disparaître » (p. 82). C'est en revenant d'un voyage dans ces îles avec le Club Aventure, en 1983 ou 1984, que Francine D'Amour a eu l'idée de ce roman.

L'espace

Les jardins de l'enfer se déroule en grande partie dans l'archipel des Galapagos, située à l'ouest de l'Équateur, dans l'océan Pacifique, refuge d'espèces animales sous la protection de l'UNESCO, où on a construit cette renommée station Darwin. Un chapitre, le deuxième, se déroule à Montréal, dans l'appartement que Gabriel a abandonné aux deux adolescents. Deux autres ont pour cadre les bords de la rivière des Mille-Îles. On revient aux îles, dans les trois derniers chapitres, nettement plus courts, en compagnie des principaux personnages, qui s'y rendent sans toutefois se rencontrer, à l'exception des adolescents, qui voyagent ensemble.

Le temps

L'intrigue s'étend sur un peu plus d'un an, sans que soit précisée avec certitude l'an-

née exacte, laquelle pourrait correspondre en gros à l'année de rédaction du roman. En effet, à une question que Gabriel pose à une jeune scientifique de l'archipel concernant ses rêves, le narrateur répond qu'elle pense « [à] ce millénaire qui s'achève dans le désordre et la confusion » (p. 30). Quand Gabriel débarque dans l'archipel, c'est la saison sèche (p. 13), celle aussi de la *garua*, c'est-à-dire l'époque de la pluie fine qui s'abat sur les îles accompagnée de vents du sud-ouest (*ibid.*). En août, il y a déjà cinq ou six mois que les deux adolescents qu'il a aimés et qu'il a abandonnés sont seuls (p. 46), ce qui situe le départ de Gabriel en février ou en mars. C'est à la fin de l'été que les deux squatters emménagent chez Bernadette, où ils passent l'hiver et le printemps. C'est en avril ou en mai que la biologiste quitte l'archipel pour retourner en Angleterre (p. 165). C'est en juillet que Gabriel quitte son île pour une nouvelle qui récemment apparue au large de l'île d'Española (p. 205). C'est là qu'il se fossilise, comme le vieil homme, à la peau dure comme la pierre que Teddy, le traducteur, découvre, à la fin des *Grandes marées* (1978) de Jacques Poulin, en arrivant dans l'île aux Ruaux, après avoir été chassé de l'île Madame par des envahisseurs.

La structure et la narration

Plusieurs voix, qui alternent d'un chapitre à l'autre, chapitres sans numérotation, alimentent le récit. Le premier narrateur est Gabriel, qui raconte d'abord oralement, à l'aide d'un magnétophone, sa fuite aux îles Galapagos pour échapper à l'emprise des deux parasites à qui il a accordé l'hospitalité et qui menacent de le priver de liberté, de l'avaloir. Cette longue analepse se veut en même temps le bilan ou le point sur sa rencontre avec Marianne et Alexis, qu'il a aimés comme ses enfants mais qui ne lui ont rien donné en retour, sinon une très grande, une profonde souffrance. Un narrateur omniscient prend la relève dans les autres chapitres, à l'exception du dernier, rapporté par la montagne ou l'île, nouvellement sortie de l'océan, qui accueille Gabriel, désormais interdit de séjour, et qui épique dans ses moindres mouvements. Cet autre narrateur, omniscient lui aussi, est humanisé puisqu'il livre ses observations et ses réflexions : « Cet homme qui tanguait sur un océan de lave ne sait pas qui il est » (p. 210) ; « Il "déparle". À qui s'adresse-t-il au juste ? Il ne le sait pas lui-même. Par habitude, il continue de pen-

ser à voix haute » ; « Avant longtemps, prophétise-t-il, je chavirerai au fond de l'océan. Alors ce sera la fin » (p. 211) ; « Il est né dans une cité insulaire de l'autre hémisphère. Par lassitude ou par dépit, il l'a quittée » (*ibid.*) ; « Je n'ai rien à offrir au voyageur égaré. Il erre dans un désert de pierres » (*ibid.*). Il ne faut pas oublier certains passages rapportés par la chatte Aurore, elle aussi humanisée, qui nous fait connaître, çà et là, des éléments importants de l'intrigue.

Les personnages

Gabriel Langevin. Professeur qui a renoncé à l'exercice de sa profession à la suite de sa rencontre avec Marianne et Alexis, ce « fou de l'île » (p. 73), comme il se qualifie lui-même, le « Bien-Aimé », comme le qualifie, à plusieurs reprises la chatte Aurore, voue une grande passion aux deux jeunes. Aussi leur offre-t-il l'asile, geste qu'il regrettera par la suite, car, à leur contact, il perd le goût de vivre. Il se réfugie aux îles Galapagos, sans que l'on sache la raison de cette destination, lui qui désirait échapper à la vie trépidante de la ville, sans doute, mais aussi au mode de vie que voulaient lui imposer Marianne et Alexis, deux véritables ogres, des lézards, selon la chatte, qui se disputaient « les restes comme deux fous qui se seraient acharnés sur la même proie » (p. 75). Il garde contact avec la civilisation et avec les siens en leur adressant un long monologue, pour meubler le silence qu'il a volontairement choisi, lui qui pourtant « jacassai[t] comme une pie » (p. 74). Réfugié dans l'île, il a « le pressentiment que, bientôt, [il] perdr[a] l'usage de la parole et celui de [s]es jambes aussi », car il sera « prisonnier de cette île qui émerge peu à peu du fond de [s]on âme et [il vivra] enfin [s]a vie » (p. 75). S'il a quitté, c'est qu'il est convaincu que, « [à] force de nous bouffer les uns les autres, nous [aurions] fini par perdre l'appétit » (*ibid.*). Il disparaît au terme de sa quête, lui qui s'est transformé en animal de l'archipel, puisqu'il a désormais, malgré ses trente ans et qu'il en paraît dix de plus (p. 163), la peau « tannée, craquelée, parcheminée », tels « un gant de cuir élimé, ou une botte malmenée par un hiver difficile » (*ibid.*). Il sait qu'il ne retournera pas à la civilisation, déterminé coûte que coûte à demeurer dans les îles. Et cela, on le savait dès le début, car Francine D'Amour ne fait pas de cachette à ses lecteurs : « Je ne sais pas comment raconter cette histoire brouillonne qui

fut la nôtre et dont je ne connaîtrai jamais le dernier épisode puisque, tel un personnage secondaire ou un figurant devenu inutile, j'ai quitté la scène dès que j'ai compris que mon rôle était terminé » (p. 8), dit Gabriel au début de sa longue confession.

Marianne et Alexis. C'est le « vous » qu'utilise Gabriel dans sa narration. On peut les considérer ensemble, car ils font la paire. Sans attache aucune, comme *Les enfants terribles* de Jean Cocteau, fugueurs depuis l'âge de 15 ans à peine, ils se sont rencontrés à la gare d'autobus à leur arrivée à Montréal en même temps, l'un venant de Rimouski, l'autre, de Mont-Laurier. Ils se sont « reconnus au premier regard : ils avaient le même âge, la même coupe de cheveux, les mêmes espadrilles, la même façon désinvolte d'étendre leurs jambes sur les bancs de la gare et le même air buté » (p. 140). Ils se ressemblent en fait, tels des clones (p. 34) et « cultiv[ent] cette ressemblance » comme « s'ils étaient frère et sœur » (p. 63). Depuis leur rencontre, il y a trois ans, ils mènent une existence commune. Ce sont deux parasites qui ont choisi de vivre délibérément aux crochets des autres, des exploités, des prédateurs en chasse constante d'une nouvelle proie, des pique-assiettes qui profitent des largesses de leur hôtesse [Bernadette] » (p. 142), de vraies sangsues (p. 40), que la chatte Aurore d'abord puis Gabriel associent aux lézards et aux iguanes (p. 25), car ils sont paresseux et vivent tels des animaux, comme le révèle ce foutoir qu'est devenu l'appartement que leur a laissé Gabriel (p. 60). Ce dernier établit encore un lien entre ces deux jeunes et les animaux lorsqu'il décrit dans son cahier les gestes des oiseaux prédateurs, qui lui donnent « une impression de déjà-vu » et qui, écrit-il, lui « font souvenir d'[eux] » (p. 63). Ils sont à l'image des décrocheurs de la société moderne, incapables d'établir une vraie relation avec leur entourage, si ce n'est pour leur enlever toute liberté en les exploitant pour s'assurer, sans effort et sans risque, une place au soleil.

Bernadette. Surnommée « la vénus Callipyge » (p. 120), mais sans nom de famille, elle est âgée de 38 ans et travaille dans une agence de voyage. Elle vient tout juste de se séparer de son copain Benoît, quand elle rencontre d'abord Marianne. Si Gabriel joue le rôle de père des deux ados, elle joue, en tant qu'*alter ego* de l'autre pourvoyeur, le rôle de la mère : « Bernadette se conduisait comme une mère

à leur égard [...] Sa manie de tout ranger, sa sollicitude, le souci constant qu'elle se faisait de leur avenir, ses manifestations épisodiques d'autorité, ses revirements inexplicables, les remarques désobligeantes qu'elle passait sur leurs vêtements et sur leur musique qu'ils écoutaient... » (p. 141). C'est une hyperactive (p. 145) qui se donne sans compter.

Carlotta. Traductrice et biologiste britannique à l'emploi de la station Darwin, elle prépare un mémoire sur les tortues, mémoire qu'elle a terminé à la fin du roman, ainsi que l'apprend Gabriel dans une lettre qu'elle lui adresse, après son retour en Angleterre. Héritière d'un lourd passé qu'elle a connu en Amérique du Sud, où elle a vécu dans la misère des camps de fortune, elle confie à Gabriel, à qui elle sert de guide, qu'elle revient de l'enfer (p. 19). C'est une scientifique passionnée.

Jules Fichot. Peintre animalier de renommée internationale, qui a fixé sur la toile la plupart des animaux de l'archipel, Jules Fichot habite l'île de Floreana (p. 35), avec sa femme et sa fille, qui ont toutefois fini par le quitter. Il meurt avant la fin du roman dans un hôpital de Quito, où on l'a transporté. C'est, écrit le narrateur, un personnage réel, tout comme Carlotta (p. 38).

La chatte Aurore. Elle joue un rôle important dans le roman. Humanisée, elle se livre, çà et là, à un véritable monologue intérieur depuis le départ de son maître, le Bien-Aimé Gabriel, dont elle s'ennuie éperdument. Elle juge sévèrement les deux jeunes parasites, qu'elle n'aime guère. Elle se tient responsable du départ de son maître. Elle finit par s'enfuir dans la nature, après avoir été traînée de force dans la maison de Bernadette où elle doit cohabiter avec Mascara, la chatte, prétentieuse à ses yeux, de sa nouvelle maîtresse.

Les thèmes

La dépendance dans les rapports affectifs et **la difficulté d'aimer.** Voilà deux thèmes qui vont de pair et qui s'appliquent à tous les personnages, à l'exception d'Aurore, qui voue un amour inconditionnel à son maître, qui, lui, devient fou d'amour pour les deux ados, qu'il a voulu sauver. Les membres du trio Gabriel-Marianne-Alexis se sont plu, dès leur première rencontre, mais n'ont connu que l'amour charnel, car les deux ados ont manifesté un trop-plein d'égoïsme et posé plusieurs gestes odieux à l'égard de leur protecteur, puis, plus tard, de leur protectrice. Cette dépendance,

on la remarque encore dans les allusions de la romancière à des écrivains qu'elle chérit, qu'un lecteur attentif découvre aisément : Jean Cocteau, Jack Kerouac, Jacques Poulin, qui ne sont pas nommés mais qui sont présents.

La solitude, que l'on peut associer aussi à **l'échec.** Incapable de nouer des liens solides avec les deux jeunes qu'il a pris sous son aile, Gabriel sombre dans une sorte de désabusement, de désespoir même, et décide de s'isoler de la civilisation pour panser ses plaies et guérir sa trop grande blessure. Il ne s'en remettra pas et dépérit dans l'archipel. Bernadette abandonne ses deux pensionnaires et part seule à la recherche de Gabriel qu'elle veut connaître, mais qui est disparu quand elle débarque dans les îles. Quant aux deux jeunes, ils sont condamnés à la solitude en couple, obligés qu'ils sont d'être constamment en quête d'une nouvelle proie. Contrairement à ce qu'ils souhaitaient au début, ils sont voués à **l'échec** et sont directement responsables de celui de Gabriel.

La pollution et la protection de l'environnement. Francine D'Amour ne cache pas son inquiétude à l'égard de la planète, qu'elle sait, comme Carlotta, menacée. Les îles Galapagos sont, ici, le microcosme de l'Humanité. Par la voix de la biologiste, elle sait que « les marées de toutes les couleurs [...] polluent les côtes de toutes les mers du monde [que] les phoques ont des furoncles sous les nageoires et qu'ils échouent comme des épaves sur les plages de la mer du Nord, que les poissons de la Méditerranée sont nécrosés, que des fioles de sang et des seringues polluent la côte atlantique, que les lacs du Québec sont acides et, sur la rivière des Mille-Îles, les nénuphars croissent au milieu des protège-slips et des excréments » (p. 84).

La difficulté de l'œuvre qui s'écrit. Gabriel traduit bien les difficultés de l'écrivain, qui hésite, écrit, efface, reprend un passage, sans savoir si ce qu'il a produit est valable. Il n'est pas facile de se dire, il est difficile d'écrire : « Je m'efforce de parler d'une voix claire et posée. Cela m'est difficile parce que j'ai la gorge nouée. J'étouffe. Parfois, je bute sur un mot dangereux. À l'évidence, je ne suis pas un beau parleur » (p. 9). Il est traumatisé par le voyant lumineux de son magnétophone : « Il écrivait des lettres pleines d'excuses et de bons conseils qu'il recopiait vingt fois, enregistrant d'interminables discours amoureux dans lesquels il expliquait longuement pour-

quoi il était parti, mais, au moment de mettre sa cassette à la poste, il faisait brusquement demi-tour, retournait dans sa chambre, se réécoutait, se jugeait inapte, se remettait à écrire, appuyait sur la touche *Record* et enregistrerait son nouveau texte par-dessus l'ancien » (p. 43). Il répète souvent cette opération : « J'écris, je relis mon texte à voix haute, je l'enregistre. Et, quand je suis mécontent de ce que je viens de dire, je fais marche arrière. J'efface tout et je recommence. J'appuie sur la touche *Rewind* et le tour est joué » (p. 9).

Le sens de l'œuvre

Avec *Les jardins de l'enfer*, Francine D'Amour a sans doute voulu montrer l'importance de la quête de sens dans un monde où l'accent est davantage mis sur l'exploitation de ses semblables, non sur l'entraide et la recherche du bonheur. Les « princes adolescents » du monde, qui ont choisi de cultiver l'égoïsme au lieu de l'amour, risquent de tout détruire sur leur passage, car ils croient que tout leur est dû et qu'ils peuvent tout prendre, non seulement la liberté des individus mais aussi leur vie. Car il existe encore de ces grands optimistes comme Gabriel et Bernadette, qui, livrés à l'abandon, sont prêts à s'oublier pour aider les autres, souvent plus démunis qu'eux. Anne-Marie Voisard semble avoir bien saisi la portée de ce roman quand elle écrit : « Peut-on sortir des griffes de l'envahisseur ? N'est-ce pas en même temps un moyen de courir à sa perte ? Le livre pose ces questions qui renvoient finalement au problème de la solitude. Jusqu'où avons-nous besoin des autres pour vivre ?³ ». Le roman dénonce encore l'égoïsme des individus, la détresse des jeunes décrocheurs, le manque de ressources et la démission des parents. *Les jardins de l'enfer* est encore une œuvre d'actualité et n'a pas vieilli.

Notes

- 1 *Les jardins de l'enfer. Roman*, [Montréal], Boréal, [2005], 212 p. (« Boréal compact », n° 173) [1^{re} édition : [Montréal], VLB éditeur, [1990], 193 p.].
- 2 Aurélien Boivin, « L'indéniable talent de Francine D'Amour », *Québec français*, n° 79 (automne 1990), p. 87.
- 3 Anne-Marie Voisard, « *Les jardins de l'enfer*. L'art de compliquer la vie au lecteur... », *Le Soleil*, 24 février 1990, p. D-11.